

LES *LETTRES SUR LES ANGLAIS* EN FRANCE
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE :
QUESTIONS DE RÉCEPTION ET DE RÉPUTATION

Nicholas Cronk

Voltaire Foundation, Université d'Oxford

Mes ennemis me reprochent je ne sais quelles lettres philosophiques. J'ai écrit plusieurs lettres à mes amis, mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre fastueux. La plupart de celles qu'on a imprimées sous mon nom ne sont point de moi, et j'ai des preuves qui le démontrent¹.

Les Lettres philosophiques occupent aujourd'hui une place prééminente dans le canon voltairien, et pourtant, il est peut-être surprenant de découvrir que ce livre ne semblait pas jouir au XVIII^e siècle du même statut de chef-d'œuvre incontestable qu'il possède toujours pour nous. *Les Lettres philosophiques*, telles que nous les lisons maintenant, sont en quelque sorte une invention pédagogique de la Troisième République. L'édition critique magistrale de Gustave Lanson, parue en 1909, inaugura l'ère moderne des éditions scientifiques ; elle établit la prédominance de ce texte dans le canon voltairien (la première édition critique de *Candide*, celle d'André Morize, élève de Lanson, ne paraîtra que quatre ans plus tard, en 1913), et imposa les paramètres qui continuent à façonner notre lecture de l'œuvre. Au niveau de l'histoire des idées, cette œuvre a aussi acquis une grande importance, car dans le contexte de l'enseignement de la culture française du XVIII^e siècle, en France comme à l'étranger, les *Lettres philosophiques* sont devenues un texte-clé qui sert à expliquer la genèse et le profil des Lumières françaises : nous reviendrons en conclusion à cette question du statut de l'œuvre dans l'histoire littéraire.

J'emploierai ici le titre *Lettres sur les Anglais* pour désigner globalement l'ensemble des « Lettres anglaises », dans toutes leurs moutures, publiées du vivant de Voltaire. L'auteur lui-même reste imprécis quant à la désignation de l'œuvre, surtout avant sa publication. Couramment, il se réfère dans sa

1 Voltaire à Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix, [15 février 1743 ?] (D2723).

correspondance à ses « lettres anglaises » : vingt-quatre occurrences de ce libellé se trouvent dans ses lettres entre septembre 1732 et mai 1734. Mais dans une lettre à Formont, Voltaire se sert aussi du titre *Lettres sur les Anglais* : « J'ai aussi à vous consulter sur la manière dont je dois finir mon essai sur la poésie épique et mes lettres sur les Anglais » (21 novembre 1731 [D439]). Et, toujours à Formont, à un moment où il s'inquiète à propos de la réception de son œuvre, Voltaire s'amuse à tourner son titre en ridicule :

Les lettres philosophiques, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les anglais sont des papefigues maudits de dieu, qui sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'église gallicane ne soit un peu plus difficile. (c. 15 août 1733 [D646])

142 Si j'évoque dans mon titre des « questions de réception et de réputation », c'est parce que cette œuvre représente pour les lecteurs du XVIII^e siècle un texte instable et évanescent, à l'opposé du texte stable et fixe créé par Gustave Lanson, et dont le titre, *Lettres philosophiques*, fait seul autorité depuis un siècle. L'identité multiforme de l'œuvre dérive d'abord du fait que trois éditions paraissent en 1733 et 1734, portant chacune un titre particulier ; et elle se complique considérablement à cause de la censure qui frappa le livre dès son apparition en France.

Les circonstances de la première publication des *Lettres philosophiques* par Jore à Rouen sont bien connues². Dans l'espace de cinq ans, entre 1734 et 1739, huit éditions pirates ont suivi cette édition. Des contrefaçons, toujours sous le titre *Lettres philosophiques*, paraissent en Hollande (trois éditions en 1734, une autre en 1737), et, à Amsterdam toujours, l'éditeur Desbordes sort deux éditions (1735, 1739) du texte français tel qu'il avait d'abord paru à Londres ; une édition « à Francfort-sur-le-Meyn » (1735) contrefait l'édition de Londres, et à Rouen (1736) paraît une contrefaçon de l'édition d'Amsterdam, qui contrefaisait elle-même l'édition londonienne³. Ces dernières éditions paraissent toutes sous le titre *Lettres écrites de Londres sur les Anglais et autres sujets* – il est à noter que le flottement autour du titre de l'œuvre s'installe très tôt. Je ne traiterai pas ici en détail la réception de l'œuvre dans les îles britanniques ; il suffit de rappeler que les *Letters concerning the English nation* trouvent un grand écho dans la presse

2 Voir N. Cronk, « Voltaire and the uses of censorship: the example of the *Lettres philosophiques* », dans E. Joe Johnson et Byron R. Wells (dir.), *An American Voltaire: Essays in Memory of J. Patrick Lee*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2009, p. 36-61.

3 Tous ces renseignements sont tirés du catalogue de la BnF, plus complet que la bibliographie de l'édition critique de G. Lanson.

d'outre-Manche⁴, comme en Irlande⁵, et on connaît quatorze rééditions qui paraissent au cours du siècle, à Londres, à Glasgow, à Dublin⁶. La parution de cette première version anglaise commence tout de suite à faire la réputation de l'œuvre en France, avant même la publication des deux versions françaises ; en particulier, le commentaire très enthousiaste de Prévost, paru dans *Le Pour et Contre* en septembre et octobre 1733 (n° 11-13), a dû aiguïser les appétits français, d'autant plus que Prévost s'y présente comme un témoin privilégié de cette publication londonienne⁷. En France, l'édition de Jore parue à Rouen connaît un succès de scandale immédiat, et de nombreux auteurs prennent la plume pour répondre à Voltaire. Lanson, dans son édition, identifie quatorze réponses aux *Lettres philosophiques*, liste qui est loin d'être exhaustive⁸. Devant ces critiques, Voltaire reste d'un flegme... britannique, car le vrai danger, il le sait, est ailleurs : « Je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les lettres philosophiques », écrit-il à Cideville (24 juillet 1734 [D772]).

Ces pamphlets hostiles mis à part, peu d'auteurs contemporains parlent de l'œuvre. Lorsqu'en 1746, Diderot publie ses *Pensées philosophiques*, on peut penser que le titre évoque l'œuvre de Voltaire (comme celle de Pascal) ; mais l'influence des *Lettres philosophiques* reste bien camouflée. Il reste rarissime de se référer ouvertement au livre de Voltaire, sauf pour le critiquer. Les *Lettres juives* (1736-1737) du marquis d'Argens constituent ainsi une exception ; le modèle anglais est très prononcé dans cette œuvre⁹, et l'auteur lui-même reconnaît cette dette : « Quelques Français, accoutumés à ne louer que leur pays, se sont plaints, qu'Aaron Monceca avait presque autant d'amitié et de passion pour les Hollandais, qu'Arouet de Voltaire pour les Anglais »¹⁰. D'Argens ose même se moquer de ceux qui avaient critiqué les *Lettres philosophiques*, qu'il cite par son titre précis (et prohibé) :

Il y a cinq à six mois, qu'un Français, qui s'est acquis de la réputation [note en bas de page : « Voltaire »], s'avisait de rendre public un livre rempli d'opinions un

4 Voir Haydn Mason, « Voltaire's *Letters concerning the English Nation*: contemporary reviews », *SVEC* 2003:07, p. 19-34.

5 Voir Graham Gargett, « Voltaire's *Lettres philosophiques* in eighteenth-century Ireland », *Eighteenth-Century Ireland*, n° 14 (1999), p. 77-98.

6 Voir *Letters concerning the English nation*, éd. N. Cronk, Oxford, Oxford University Press, 1994, p. xxviii-xxix.

7 Voir Steve Larkin, « Voltaire and Prévost: a reappraisal », *SVEC*, n° 160 (1976), p. 9-135 (ici p. 40-44).

8 Voir William Hanley, « A neglected commentary on Voltaire's *Lettres philosophiques* », *British Journal of Eighteenth-Century Studies*, n° 13 (1990), p. 185-197 (ici p. 195, note 1).

9 Voir Christiane Mervaud, « L'Angleterre des *Lettres juives* », dans Jean-Louis Vissière (dir.), *Le Marquis d'Argens*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1990, p. 141-156.

10 *Lettres juives, ou Correspondance philosophique, historique et critique*, nouvelle édition augmentée de 20 nouvelles lettres, [première édition, 1736-1737], La Haye, P. Paupié, 1738, 6 vol., « Préface du traducteur », t. II, sig.*5 v° – sig.*6 r°.

peu hardies, soutenues par des raisonnements persuasifs et remplis de sel [note en bas de page : « Les *Lettres philosophiques* »]. Les moines s'élevèrent contre lui : il eut beau vouloir se justifier, il fut proscrit du royaume, et ses ennemis le punirent moins des erreurs qu'ils croyaient entrevoir dans son ouvrage, que de quelques traits de plaisanterie qu'il y avait sur eux. On exerce sur les savants dans ce pays-ci l'ostracisme [...]»¹¹.

Ce passage, remarquable en soi, est aussi exceptionnel : en cherchant dans la base de données de Frantext, par exemple, nous ne trouvons aucun autre écho positif des *Lettres philosophiques* chez un auteur contemporain.

LES MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE (1739) : FRAGMENTATION OU RÉÉDITION ?

144 Comme Voltaire l'explique à Helvétius début 1739, il a envie d'oublier les *Lettres philosophiques* et de tourner la page :

Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis et je jeterai plutôt dans le feu les lettres philosophiques que de faire encore un voyage à Amsterdam au mois de janvier avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut une bonne fois pour toutes me procurer du repos, et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite si je m'en écartois. *Primum vivere*¹².

Il n'en est rien, bien sûr. L'édition Ledet des œuvres de Voltaire, publiée en quatre tomes à Amsterdam en 1738-1739, marque un tournant décisif dans la genèse des *Lettres sur les Anglais* : elles y paraissent à la fin du dernier tome, daté de 1739, et accompagnées d'un nouveau titre, *Mélanges de littérature et de philosophie*. La censure interdisant la réédition du livre nommé *Lettres philosophiques*, Voltaire a compris qu'il fallait faire diversion, en enterrant le titre, et en imposant un titre différent et parfaitement anodin. Lui-même, lorsqu'il évoque l'œuvre dans un article publié dans la *Bibliothèque française* en 1739, parle simplement des « mélanges de philosophie »¹³. Voltaire réussit ainsi à republier son livre sans ranimer la censure, un acte de bravoure qu'il n'était pas sûr de réussir, car, en juillet 1738, Voltaire avait fourni à Ledet une lettre ostensible, à toutes fins utiles :

¹¹ *Ibid.*, Lettre 3, t. I, p. 22-23.

¹² 19 janvier 1739 (D1891). Besterman date cette lettre du 19 février ; la date est corrigée dans l'édition de la correspondance d'Helvétius : voir la base de données *Electronic Enlightenment*.

¹³ *Mémoire sur l'édition des œuvres de M. de Voltaire [...] 1739*, OCV, t. 18B (2007), p. 425.

Je ne suis point [...] l'auteur des *Lettres philosophiques* telles qu'elles ont été débitées, elles sont pleines d'impertinences [...]. Je vous déclare [...] que si vous imprimez sous mon nom quelque chose que ce puisse être avec le titre de *Lettres philosophiques*, je serai en droit de me plaindre, même à vos magistrats, car il n'est permis nulle part d'imputer à un homme ce qu'il désavoue. (D1 546)

La manœuvre éditoriale de Voltaire a parfaitement fonctionné, car les *Mélanges* furent réédités par la suite sans problème, et, fait remarquable, on ne trouve aucune édition pirate des *Lettres philosophiques* après 1739.

Il est très révélateur de voir comment Lanson caractérise cette opération éditoriale si réussie et qu'il ne semble comprendre qu'à demi : « L'arrêt du Parlement de 1734 a contraint [Voltaire] à faire disparaître le titre dangereux de *Lettres philosophiques*, et à noyer les fragments de l'œuvre condamnée dans la masse de ses écrits »¹⁴. Lanson nous fait entendre ainsi que l'œuvre perd son identité, et disparaît plus ou moins ; rien n'est moins sûr. Premièrement, cette soi-disant fragmentation du texte ne veut pas dire, comme Lanson voudrait l'insinuer, que Voltaire ne s'intéresse plus au texte, au contraire ; dans le cas précis de l'édition Ledet, Voltaire envoie à ses amis proches des éditions corrigées à la main, et en ce qui concerne les chapitres des *Lettres sur les Anglais*, on constate que Voltaire apporte non seulement des corrections mais aussi quelques ajouts et rectifications qui ne sont pas sans importance¹⁵. Deuxièmement, les *Lettres sur les Anglais* ne sont pas en fait dispersées sous forme fragmentaire. Les *Mélanges de littérature et de philosophie*, certes sous leur nouveau titre bien fade, sont constitués de vingt-sept chapitres. Ils rassemblent les vingt-cinq lettres des *Lettres philosophiques* (y compris, donc, l'Anti-Pascal), qui sont introduites avec la mention « Réflexions sur les Anglais » ; et cet ensemble est précédé de deux nouveaux « chapitres », à savoir « De la gloire, ou Entretien avec un Chinois »¹⁶ et « Du suicide, ou de l'homicide de soi-même »¹⁷. L'avantage de placer ces deux chapitres au début des *Mélanges* est évident : ils sont nouveaux tous les deux, étant publiés ici pour la première fois ; et ils servent à camoufler en partie l'ouverture des *Lettres sur les Anglais*, la première rencontre avec le Quaker étant certainement trop facilement reconnaissable. On peut même aller plus loin, en se demandant si les deux nouveaux chapitres ne sont pas, dans une certaine mesure, de nouvelles lettres anglaises. « De la gloire » décrit certes un voyageur chinois en Hollande, mais son expérience ressemble étrangement à

14 Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. G. Lanson, revue par A.-M. Rousseau, Paris, Didier, 1964, 2 vol., t. I, p. ix.

15 Voir N. Cronk, « Voltaire et le don du manuscrit », *Genesis*, n° 34 (2012), p. 19-35.

16 Voir l'édition critique de Basil Guy, *OCV*, t. 18A (2007), p. 259-276.

17 Voir l'édition critique d'Ahmad Gunny, *OCV*, t. 5 (1998), p. 563-589.

celle d'un visiteur français débarquant en Angleterre ; en imposant une leçon de relativisme culturel, ce petit essai fournit une introduction parfaite aux *Lettres anglaises* devenues *philosophiques*. Suit le chapitre « Du suicide », qui s'annonce comme « écrit en 1729 », et qui traite un thème perçu à l'époque comme étant typiquement anglais ; ce chapitre est d'ailleurs clairement lié par son sujet au petit texte que Lanson donne comme le « Projet d'une lettre sur les Anglais »¹⁸, fragment manuscrit publié dans l'édition de Kehl, et qui dans un premier temps était censé peut-être constituer la première des *Lettres sur les Anglais*. Loin de « noyer les fragments de l'œuvre condamnée », comme le voudrait Lanson, on pourrait légitimement demander si les *Mélanges de littérature et de philosophie* de 1739 ne constituent pas une réédition – réédition augmentée, qui plus est – des *Lettres philosophiques*. Voltaire ose même prétendre à César de Missy que de toutes les mauvaises éditions de ses *Lettres*, c'est celle publiée par Ledet en 1739 qui est la moins mauvaise... :

146

Ces lettres sur les français, et sur les anglais dont vous me parlez furent imprimées ridiculement, toutes bouleversées et toutes tronquées. Elles ont paru dans un désordre aussi grand sous le nom de lettres philosophiques et un peu moins mal dans un recueil de mes œuvres fait à Amsterdam, sous le nom de mélanges de littérature et d'histoire. Je n'ay jamais eu la satisfaction d'être bien imprimé.
(18 juillet 1741 [D2514])

À la suite de ce premier déguisement du texte en 1739, les « lettres » ou « chapitres » continueront à paraître tout le long du XVIII^e siècle, comme un ensemble, mais aussi séparément parfois, sous forme de petits chapitres individuels, phénomène éditorial fascinant qui pose tout le problème du recueil chez Voltaire¹⁹. Pour Lanson, qui a une vision résolument unitaire de l'œuvre, conforme aux présupposés positivistes de son époque, la publication des *Mélanges* en 1739 consiste à réduire l'œuvre « originale » en « fragments ». Mais, dans une autre perspective, on pourrait défendre l'idée que l'œuvre, dès le départ, était un recueil construit de fragments (fragments d'ailleurs plus ou

¹⁸ Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 256-277. Le même thème du goût anglais pour le suicide est traité longuement par d'Argens dans les *Lettres juives*, Lettre 145, *op. cit.*, t. IV, p. 227-235.

¹⁹ Sur le « petit chapitre » comme genre à part, voir Nicholas Cronk, « Les Mélanges de 1756 : l'invention du petit chapitre », *OCV*, t. 45B (2010), p. xvii-xxv. Dans le cas des *Lettres sur les Anglais*, il y a un émiettement progressif du texte que Voltaire finit par ne plus contrôler. Par exemple, un fragment sur l'inoculation paraît dans un *Recueil* daté de 1756 avant d'être intégré dans le texte de la Lettre 11, « Sur l'insertion de la petite vérole » (voir *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 150, et Roger B. Oake, « A note on the 1752 text of *Lettres philosophiques* », *Modern Language Notes*, n° 58 [1943], p. 532-534) ; le poème de la Lettre 20 reparaît comme « Stances sur l'Italie » dans l'*Almanach des Muses* en 1785, p. 260 (voir Bengesco, t. IV, p. 282) ; et ainsi de suite.

moins homogènes), et que l'évolution du texte dans des recueils qui bougent sans cesse n'est pas forcément contraire aux intentions de Voltaire, loin de là. On connaît le goût de Voltaire pour la réécriture et l'autoplégat, et il continue à puiser dans ses « lettres anglaises » jusqu'à la fin de sa carrière, y compris dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. Dans cette perspective de fragmentation, la décision des éditeurs de Kehl de distribuer les diverses « lettres anglaises » entre leur « Dictionnaire philosophique » et les « Mélanges » – décision éditoriale qui nous scandalise aujourd'hui – n'est pas entièrement contraire à une certaine notion voltairienne d'un texte qui bouge en permanence – même si le « Dictionnaire » qui en résulte manque d'un certain élan voltairien²⁰. Il faudra attendre Adrien Beuchot, en 1818, pour que l'on reconstitue l'ensemble des lettres sous le titre *Lettres philosophiques*²¹ ; mais même cette édition de Beuchot ne fait que perpétuer la confusion qui entoure la tradition éditoriale du texte, car elle réunit vingt-quatre lettres seulement, tout en donnant à l'ensemble le titre de la seule édition qui contenait dès le départ la vingt-cinquième lettre... En ce qui concerne les *Lettres philosophiques*, en tout cas, la position est claire : pendant quatre-vingts ans à peu près, de 1739 à 1818, le titre est complètement occulté ; mais l'œuvre ne disparaît pas pour autant, car le texte, ou mieux les textes, continuent à être imprimés et à être lus. D'où le statut particulièrement problématique de cette œuvre : quelle peut être l'influence d'un livre dont les contours deviennent progressivement plus flous, et dont le titre original s'efface complètement cinq ans seulement après sa première publication ?

LA PRÉSENCE DES LETTRES SUR LES ANGLAIS DANS L'ENCYCLOPÉDIE

Devant une question aussi vaste, je propose de limiter ma réponse à un seul exemple, mais un exemple influent, celui de l'*Encyclopédie*. L'édition numérique

²⁰ En revanche, les éditeurs de Kehl s'éloignent d'une esthétique voltairienne dans leur obsession avec l'ordre : « On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été possible. [...] Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Personne n'admirait plus sincèrement qu'eux M. de Voltaire ; personne n'avait plus lu ses ouvrages : cependant, en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages distribués avec ordre, et de manière qu'on puisse en saisir l'ensemble, M. de Voltaire s'est encore agrandi à leurs yeux, et ils ont appris que jusque-là ils ne l'avaient pas connu tout entier » (Préface du tome 1 de l'édition Kehl, citée par Bengesco, t. IV, p. 139, 141).

²¹ Beuchot est partie prenante de l'édition qui paraît à l'intérieur de l'édition Perronneau (*Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Vve Perronneau, 1817-1821, 56 vol.), t. 20 (1818). Un petit volume séparé, extrait de cette édition, et tiré à trente exemplaires, paraît en même temps. Dans l'édition dite de Beuchot, ce dernier revient aux *Lettres*, qu'il fait paraître avec un texte de base différent (*Œuvres de Voltaire*, Paris, 1829-1834, 72 vol.), t. 37 (1829). Voir l'Avertissement de Beuchot reproduit dans l'édition Moland, M, t. 22, p. 75-82.

de l'*Encyclopédie* qui existe en ligne sur le site ARTFL²² nous permet de faire des recherches par mots, et on peut d'ores et déjà dire avec certitude que le titre *Lettres philosophiques* ne se trouve nulle part dans l'*Encyclopédie*, même si d'autres titres, comme l'*Essai sur les mœurs*, y sont cités souvent. L'influence indirecte des *Lettres philosophiques* est nécessairement difficile à prouver, mais elle se fait sentir dans de nombreux articles qui concernent, par exemple, le progrès des Lumières. Exemple incontestable, le « Discours préliminaire » de D'Alembert : on n'y trouve aucune référence explicite aux *Lettres philosophiques*, mais leur influence est omniprésente, en particulier dans l'importance centrale que D'Alembert accorde à Locke et à Newton face à l'émergence capitale de la pensée empirique : « Concluons de toute cette histoire », écrit D'Alembert, « que l'Angleterre nous doit la naissance de cette Philosophie que nous avons reçue d'elle »²³.

Des études récentes ont révélé que des stratégies de citation sophistiquées sont à l'œuvre dans l'*Encyclopédie*²⁴, et au-delà de l'influence indirecte qu'on vient d'évoquer, on peut se demander s'il y a eu des encyclopédistes qui ont cité ou même paraphrasé les « Lettres anglaises ». La fonction simple de recherche dans une base de données ne suffit évidemment pas pour identifier des passages empruntés. Des chercheurs dans l'équipe ARTFL au département de français de l'université de Chicago ont récemment effectué un travail remarquable, en créant un outil, disponible gratuitement en ligne, qui permet de faire des recherches de passages de texte similaires, en utilisant un procédé d'alignement de séquences (ou alignement séquentiel)²⁵. Il s'agit d'une technique qui devient de plus en plus utilisée pour détecter les plagiat, et notamment les plagiat de sources en ligne ; et cette même technique s'avère très efficace pour identifier les « plagiat » commis au siècle des Lumières et notamment par les encyclopédistes...

En me servant donc de cet outil, j'ai effectué une recherche afin de déterminer s'il existe des articles dans l'*Encyclopédie* qui recopient ou imitent de près les *Lettres philosophiques*. Une requête brute a identifié trente-trois passages alignés,

²² Voir <artfl-project.uchicago.edu>.

²³ L'influence indirecte est nécessairement difficile à prouver ; dans le cas de cet exemple, D'Alembert s'inspire aussi, sans doute, des *Éléments de la philosophie de Newton*, par exemple.

²⁴ Dan Edelstein, Robert Morrissey and Glenn Roe, « To quote or not to quote: citation strategies in the *Encyclopédie* », *Journal of the History of Ideas*, 74.2 (avril 2013).

²⁵ En anglais, « *sequence alignment* ». Il s'agit de l'application aux études littéraires d'une technique qui a ses origines dans la bio-informatique et la recherche dans l'ADN. Voir Russell Horton, Mark Olsen et Glenn Roe, « Something borrowed: Sequence alignment and the identification of similar passages in large text collections », *Digital Studies/Le Champ numérique* 2:1 (2010), <www.digitalstudies.org/ojs/index.php/digital_studies/article/view/190/235>. Je remercie chaleureusement Glenn Roe pour son aide dans la préparation de cette partie de l'article.

dont un seul a mené à une fausse piste ; restent trente-deux passages qui sont réécrits directement des *Lettres philosophiques*, et qui se trouvent partagés entre dix articles, comme suit :

« Âme » (Yvon et Diderot)	Lettre 13, Sur Locke
« Baconisme ou Philosophie de Bacon » (Pestré)	Lettre 12, Sur Bacon
« Chronologie » (D'Alembert)	Lettre 17, Sur l'infini et la chronologie
« Oxford » (Jaucourt)	Lettre 21, Sur Rochester et Waller
« Parlement d'Angleterre » (Jaucourt)	Lettre 19, Sur la comédie
« Quaker » (Jaucourt)	Lettres 3 et 4, Sur les Quakers
« Shropshire » (Jaucourt)	Lettre 19, Sur la comédie
« Stratford » (Jaucourt)	Lettre 18, Sur la tragédie
« Taxe des terres » (Jaucourt)	Lettre 9, Sur le gouvernement
« Tragédie » (Jaucourt)	Lettre 18, Sur la tragédie

Dans le cas de quatre articles, « Oxford », « Shropshire », « Stratford » et « Taxe », l'emprunt est ponctuel et se limite à un seul passage. En ce qui concerne les six autres, « Âme », « Baconisme ou Philosophie de Bacon », « Chronologie », « Parlement », « Quaker », et « Tragédie », nous trouvons plusieurs emprunts à l'intérieur d'un seul article. Ce phénomène est d'autant plus complexe que les emprunts peuvent prendre des formes très différentes : parfois le nom de Voltaire est cité, et parfois non ; les citations tirées des *Lettres sur les Anglais* sont parfois exactes, et parfois paraphrasées.

Considérons d'abord le cas de figure où le nom de Voltaire n'est pas prononcé : c'est le cas dans quatre des articles déjà signalés. Il peut s'agir d'une citation exacte, comme dans le cas de l'article « Oxford », où Jaucourt raconte comment le poète Rochester a été dépeint par Saint-Évremond :

Wilmot (Jean) comte de Rochester, étoit un des beaux esprits de la cour de Charles II. mais il mourut en 1680, à la fleur de son âge, à 32 ans. M. de S. Evremond nous le peint trop comme un *homme à bonnes fortunes ; c'étoit en même tems un homme de génie, & un grand poëte. Entr'autres ouvrages brillans, d'une imagination ardente, qui n'appartenoit qu'à lui, il a publié quelques satyres sur les mêmes sujets que Despréaux avoit choisis ; & si ses idées manquent quelquefois de ces bienséances délicates dont nous faisons tant de cas [...] ²⁶.*

Le passage souligné ici est repris directement de la Lettre 21, « Sur Rochester et Waller » ; certes il n'y a pas de guillemets, mais l'emprunt, qui reste parfaitement silencieux, est exact.

Le grand avantage de la technique de l'alignement de séquences, c'est qu'il détecte en outre, non seulement des citations précises, mais aussi des passages

²⁶ *Encyclopédie*, t. XI (1765), p. 728 (je souligne) ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 124.

réécrits ou paraphrasés. Prenons l'exemple de l'article « Chronologie », ou à deux reprises D'Alembert réécrit la Lettre 17, « Sur l'infini et la chronologie » (et dans les citations qui suivent, c'est moi qui souligne les passages où les ressemblances sont les plus frappantes) :

Encyclopédie, « Chronologie » :

Or en cela, selon M. Newton, les uns & les autres se tromperent. Il est bien vrai que trois générations ordinaires valent *environ 120 ans*. Mais les générations sont plus longues que les regnes, parce qu'il est *évident qu'en général les hommes vivent plus long-tems que les rois ne regnent*. Selon M. Newton, chaque regne est d'environ 20 ans, l'un portant l'autre ; ce qui se prouve par la durée du regne des rois d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à George I. des vingt-quatre premiers rois de France, des vingt-quatre suivans [...] ²⁷.

150

Lettres philosophiques, Lettre 17, « Sur l'infini et la chronologie » :

Or en cela les Egiptiens et les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font *environ cent à six vingt ans* ; mais il s'en faut bien que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident qu'*en général les hommes vivent plus long-tems que les Rois ne régnet* ; ainsi un homme qui voudra écrire l'Histoire sans avoir de dattes précises, & qui sçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une Nation, aura grand tort s'il compte trois cent ans pour ces neuf Rois. Chaque génération est d'environ trente-six ans, chaque régne est environ de vingt l'un portant l'autre ²⁸.

Encyclopédie, « Chronologie » :

[...] soixante & douze ans de l'expédition des Argonautes au commencement de la guerre du Péloponnese, c'est-à-dire cinq cens quatre ans, & non pas sept cens, comme disoient les Grecs. En combinant ces deux différentes preuves, M. Newton conclut que *l'expédition des Argonautes doit être placée 909 ans avant Jesus-Christ*, & non pas 400 ans, comme on le croyoit, ce qui rend le monde moins vieux de 500 ans [...] ²⁹.

Lettres philosophiques, Lettre 17, « Sur l'infini et la chronologie » :

[...] guerre du Péloponèse à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante & douze ans qui font cinq cens quatre ans, & non pas sept cent années comme le disoient les Grecs : ainsi en comparant l'état du Ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voïons que *l'expédition des Argonautes doit être placée environ neufcent ans avant Jesus-Christ*, & non pas environ quatorze cent ans [...] ³⁰.

²⁷ *Encyclopédie*, t. III (1753), p. 391.

²⁸ *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 57.

²⁹ *Encyclopédie*, t. III, p. 391.

³⁰ *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 60-61.

Les parallèles entre ces passages sautent aux yeux, et même si les citations ne sont pas mot pour mot, il est évident que D'Alembert écrit avec le texte de Voltaire devant lui. L'emprunt n'est pas signalé, mais pour qui connaît le texte des *Lettres philosophiques*, la « source » de D'Alembert n'est pas cachée non plus.

Même clin d'œil, mais cette fois à propos d'un sujet bien plus délicat, dans l'article « Taxe ». L'article principal est signé par l'avocat Boucher d'Argis, tandis que la sous-section « Taxe des terres (*Hist. d'Angleterre*) » est un ajout de Jaucourt. Ce dernier parle de la position des paysans anglais et cite le long passage qui constitue la fin de la Lettre 9, « Sur le gouvernement », qui s'achève sur une chute bien voltairienne : « Il y a ici beaucoup de Païsans qui ont environ deux cent mille francs de bien, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres »³¹. Le nom de Voltaire n'est nulle part prononcé, mais le passage était connu, et l'auteur ne fait rien pour cacher ses sources. Le lecteur qui connaît les *Lettres philosophiques* identifie ici tout de suite la présence de Voltaire. Plus que cela, le petit article de Jaucourt est constitué exclusivement d'un emprunt à Voltaire : le passage bien connu des *Lettres philosophiques* est la raison d'être même de l'ajout de l'article de Jaucourt. Parfois un auteur mélange une citation précise avec d'autres passages paraphrasés, comme par exemple l'abbé Jean Pestré, dans son article « Baconisme ». Une citation exacte de la Lettre 12 des *Lettres philosophiques* ne laisse aucun doute quant à sa source : « En un mot personne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philosophie expérimentale »³² ; mais son utilisation de la lettre de Voltaire ne se limite pas à cette seule citation, et l'article entier consiste dans une réécriture, plus ou moins littérale, de la source voltairienne.

Restent six articles où la « source » est reconnue et le nom de Voltaire prononcé. L'article « Quaker », de Jaucourt, s'inspire de près des Lettres 3 et 4 des *Lettres philosophiques*, avec de nombreuses paraphrases : ce n'est guère surprenant, étant donné que le sujet en est un que Voltaire avait fait sien. Nous ne pouvons pas parler de plagiat dans un cas pareil, car les lettres sur les Quakers étaient parfaitement connues, et pour ceux qui connaissaient le texte de Voltaire, l'allusion était évidente. L'emprunt reste silencieux jusqu'à la fin de l'article, quand Jaucourt finit par avouer la source que le lecteur avait déjà devinée : « M. de Voltaire [...] m'a fourni la plus grande partie de cet article », écrit-il³³. Dans « Shropshire », Jaucourt a recours aux *Lettres philosophiques* pour son portrait du dramaturge Wycherley ; la citation de la Lettre 19 est explicite, même s'il n'y a pas de guillemets, et Jaucourt nomme l'auteur de sa source, mais

³¹ *Ibid.*, t. I, p. 107.

³² *Encyclopédie*, t. II (1752), p. 10 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 156.

³³ *Encyclopédie*, t. XIII (1765), p. 650.

sans identifier le livre en question : « Cet homme qui passoit sa vie dans le plus grand monde, dit M. de Voltaire, en connoissoit parfaitement les vices, & les peignoit du pinceau le plus ferme & des couleurs les plus vraies »³⁴. Et après la citation directe, Jaucourt enchaîne avec une paraphrase de la même lettre...

Dans l'article « Tragédie », Jaucourt parle de Shakespeare et de sa place dans l'histoire du théâtre anglais. Encore une fois il s'agit d'un domaine que Voltaire avait fait sien, et Jaucourt suit de près la Lettre 18, au point de répéter textuellement la phrase célèbre qui ouvre la lettre : « Les Anglois avoient déjà un théâtre, aussi-bien que les Espagnols, quand les François n'avoient encore que des tréteaux » (Jaucourt ajoute le mot « encore »)³⁵. Par la suite, il cite le monologue célèbre d'Hamlet, et il mentionne alors le nom de Voltaire, mais toujours sans nommer le livre qu'il cite :

Il ne se peut rien de plus intéressant que le monologue de Hamlet, prince de Danemark, dans le troisieme acte de la tragédie de ce nom : on connoit la belle traduction libre que M. de Voltaire a fait de ce morceau.

To be, or not to be ! that is a question, &c.

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant,

De la vie à la mort, ou de l'être au néant.

*Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage [...]*³⁶.

Il continue à suivre la lettre de Voltaire, qu'il cite de nouveau plus tard :

Depuis Congreve & lui, les pieces du théâtre anglois sont devenues plus régulières, les auteurs plus corrects & moins hardis ; cependant les monstres brillans de Shakespear plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglois, dit M. de Voltaire, ressemble à un arbre touffu planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, & croissant inégalement avec force ; il meurt, si vous voulez le tailler en arbre des jardins de Marly³⁷.

Jaucourt, sans jamais préciser sa source, arrive dans son article à citer fidèlement, et la phrase d'ouverture, et la phrase de conclusion de la lettre de Voltaire. C'est un emprunt éhonté, qui ne cherche absolument pas à se cacher. Dans son article « Stratford », Jaucourt cite de nouveau le fameux monologue d'Hamlet dans la belle infidèle donnée par Voltaire dans la Lettre 18 : « on sait comme M. de Voltaire a rendu ce morceau. C'est Hamlet qui parle. /

³⁴ *Encyclopédie*, t. XV (1765), p. 146 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 105.

³⁵ *Encyclopédie*, t. XVI (1765), p. 515 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 79.

³⁶ *Encyclopédie*, t. XVI, p. 516 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 82.

³⁷ *Encyclopédie*, t. XVI, p. 518 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 87-88. Jaucourt abrège ce passage ; et au début, là où Voltaire écrit « Depuis lui », Jaucourt change légèrement le texte, « Depuis Congreve & lui », pour parler de Congreve et d'Addison ensemble.

Demeure, il faut choisir [...] »³⁸ et ainsi de suite. Systématiquement dans ces articles, Jaucourt nomme Voltaire comme l'auteur de sa source, mais évite soigneusement de faire allusion au titre du livre prohibé d'où il tire ses citations.

Avec ces emprunts de Jaucourt concernant les Quakers ou des sujets littéraires, nous restons dans un domaine relativement anodin, où Voltaire était reconnu comme faisant autorité. Plus délicats sont les sujets philosophiques et politiques ; nous avons déjà examiné les cas de « Baconisme » et de « Taxe » qui touchent à ces domaines. Restent deux articles majeurs, l'un philosophique, l'autre politique, où les citations des *Lettres philosophiques*, reconnues explicitement, apparaissent entre guillemets, mais qui présentent quand même deux stratégies de citation opposées. Le premier est l'article « Âme », signé par Yvon et Diderot, qui paraît dans le premier tome de l'*Encyclopédie*. En évoquant la croyance de Locke à propos de la matérialité de l'âme, l'article cite un long passage de la Lettre 13, « Sur Locke », dans l'intention de le contredire : un long passage est reproduit entre guillemets ; mais l'emprunt est plus important qu'il n'y paraît car il ne se limite pas aux quelques phrases mises entre guillemets. Le passage cité explicitement est présenté de la façon suivante : « C'est pourtant ce qu'a fait M. Locke : on sait que ce Philosophe a avancé, que nous ne serons peut-être jamais capables de connoître si un être purement matériel pense, ou non. Un des plus beaux esprits de ce siècle, dit dans un de ses ouvrages, que ce discours parut une déclaration scandaleuse, que l'ame est matérielle & mortelle. Voici comme il en parle [...] ». L'auteur (les auteurs) prennent ainsi de la distance par rapport à l'interprétation de Locke que propose Voltaire, et on notera la circonlocution « un des plus beaux esprits de ce siècle », qui ne peut que désigner Voltaire, suivie par l'expression allusive « un de ses ouvrages », qui renvoie aux *Lettres philosophiques* sans bien sûr les nommer.

Examinons enfin, le cas particulier de l'article « Parlement », article qui ouvre le douzième tome de l'*Encyclopédie* (1765). Dans la sous-section intitulée « Parlement d'Angleterre », signée par le fidèle chevalier de Jaucourt, ce dernier traite du parlement anglais, et, comme on aurait pu s'y attendre, se sert de la Lettre 8, « Sur le parlement ». La référence ne fait aucun doute, car Jaucourt cite sa source très précisément : « La chambre des pairs & celle des communes sont les arbitres de la nation, & le roi est le surarbitre. Cette balance manquoit aux Romains ; les grands & le peuple étoient toujours en division, sans qu'il y eût une puissance mitoyenne pour les accorder »³⁹. La citation est presque exacte : même s'il n'y a pas ici de guillemets, il aurait pu en mettre. Dans un sens, ce n'était pas nécessaire : le passage en question est tellement connu, que

³⁸ *Encyclopédie*, t. XV, p. 542.

³⁹ *Encyclopédie*, t. XII, p. 40 ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 89-90.

tout lecteur était sûr de le reconnaître. Après avoir provoqué son lecteur de cette façon, Jaucourt, mais dans la conclusion de son article seulement, avoue sa source ouvertement, et nomme son auteur, dans un passage qu'il cite enfin entre guillemets :

« Il est vrai, dit M. de Voltaire, dans ses *mélanges de littérature & de philosophie*, que c'est dans des mers de sang que les Anglois ont noyé l'idole du pouvoir despotique ; mais ils ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois & leurs privilèges. Les autres nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur servitude ; une ville prend les armes pour défendre ses droits, soit en barbarie, soit en Turquie ; aussi-tôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, & le reste du pays baise ses chaînes. Les François pensent que le gouvernement d'Angleterre est plus orageux que la mer qui l'environne, & cela est vrai ; mais c'est quand le roi commence la tempête ; c'est quand il veut se rendre maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles, aucune n'a eu une liberté sage pour objet. »⁴⁰

Non seulement Voltaire est cité ici, mais pour la seule et unique fois dans l'*Encyclopédie*, les *Lettres philosophiques* sont nommées : non pas, bien sûr, par ce titre prohibé, mais par le titre bien plus anodin que Voltaire accorda à l'œuvre en 1739 : les *Mélanges de littérature et de philosophie*.

Dans les dix lettres qui font des emprunts aux *Lettres philosophiques*, nous trouvons ainsi toute une gamme de stratégies de citations. Dix articles, c'est certes très peu par rapport au total de 74 133 articles, mais ils comprennent des articles importants et qui touchent à des sujets des plus délicats. La présence de ces emprunts est intéressante aussi pour ce qu'elle nous enseigne de la « participation » de Voltaire à l'entreprise encyclopédique. Raymond Naves parle de Voltaire comme auteur dans l'*Encyclopédie*, mais beaucoup moins comme auteur qui y est cité⁴¹. Reste des lacunes surprenantes : Diderot ne semble pas se référer à Voltaire, au moins directement, dans son article « Locke », par exemple. La réécriture des *Lettres philosophiques* à l'intérieur de l'*Encyclopédie* reste quand même un exemple frappant de la présence toujours actuelle de l'œuvre de

⁴⁰ *Encyclopédie*, t. XII, p. 41 (je souligne) ; cf. *Lettres philosophiques*, éd. cit., t. I, p. 90-91 ; Jaucourt abrège le texte.

⁴¹ *Voltaire et l'Encyclopédie*, Paris, Les Éditions des Presses modernes, 1938. Sur la présence de Voltaire au sein de l'*Encyclopédie*, à partir des mentions qui sont faites de Voltaire ou de ses ouvrages, voir le travail d'Olivier Ferret, *Voltaire dans l'Encyclopédie*, à paraître.

Voltaire dans l'esprit de certains encyclopédistes, un exemple aussi qui montre à quel point les *Lettres philosophiques* ont imprégné la pensée des Lumières.

Lorsque, plus tard, Voltaire composa ses *Questions sur l'Encyclopédie*, il rédigea des articles qui sont souvent des réponses partielles ou cachées à ses confrères encyclopédistes ; et en découvrant ces emprunts éhontés de ses propres *Lettres sur les Anglais*, il se trouva ainsi parfois en face de ses propres écrits. Il ne pouvait guère ignorer ces imitations flatteuses, et les traces de lecture dans son propre exemplaire de l'*Encyclopédie* sont révélatrices : pour l'article « Âme », où il s'est vu attaqué, il fournit des notes marginales (mais non pas sur le passage qui le touche directement), et par ailleurs, des signets dans les articles « Chronologie » et « Tragédie », une corne en bas de page dans l'article « Parlement d'Angleterre » révèlent ses réactions au cours d'une lecture et confirment qu'il a lu de près les articles où il est cité⁴². Il ne pouvait pas être question, bien évidemment, d'accuser ses confrères de plagiat, et il passa sous silence ces emprunts qui lui font honneur. Mais si nous ne trouvons aucun article sur « Oxford », « Shropshire », « Stratford », « Taxe »⁴³ ou « Tragédie » dans les *Questions*, dans d'autres articles Voltaire semble répondre de façon oblique. Dans le cas de l'article « Âme », Voltaire revient à l'abbé Yvon avec un nouvel article ; dans les cas de « De Bacon », « Chronologie », « Parlement de France » et « Quaker », Voltaire ne fait aucune allusion directe à l'article de l'*Encyclopédie*, mais il signe un nouvel article, et continue ainsi à s'exprimer sur ces sujets qui lui tiennent à cœur, façon de se réaffirmer et de poursuivre un dialogue avec les (autres) encyclopédistes. Les *Questions sur l'Encyclopédie* engagent ainsi, dans certains cas, un dialogue avec les emprunts des *Lettres philosophiques*, emprunts qu'il reconnaît mais qu'il ne signale jamais.

LE STATUT DES LETTRES SUR LES ANGLAIS DANS LES LUMIÈRES FRANÇAISES

Il est étonnant que le titre *Lettres philosophiques* ne soit cité nulle part dans l'*Encyclopédie*, et que nous n'y ayons trouvé qu'une seule mention du titre substitutif *Mélanges de littérature et de philosophie*. Quelle sera la réputation de l'œuvre dans les années qui suivent la mort de Voltaire ? Dans l'*Éloge* que Frédéric lit devant l'Académie de Berlin en novembre 1778, les *Lettres sur les Anglais* ont droit en tout et pour tout à une seule phrase : « Alors parurent les *Lettres sur les Anglais*, où l'auteur peint avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions, et le gouvernement de cette nation »⁴⁴. Deux ans

⁴² Voir OCV, t. 138 (*Corpus des notes marginales*, t. III), p. 364-365, 382, 412 et 407.

⁴³ Mais un article sous le titre « Taxe » se trouve dans le fonds de Kehl.

⁴⁴ M, t. 1, p. 134.

plus tard, La Harpe publie son *Éloge de Voltaire* (1780) : il y parle beaucoup du théâtre, de la poésie, de l'histoire, mais peu du reste. Il semble faire allusion aux *Lettres* lorsqu'il dit que Voltaire « fait connaître [aux Français] en même temps Locke, Shakespeare et Newton »⁴⁵ ; et plus curieusement, il évoque Voltaire, « ce génie si avide et si mobile qui composait à la fois *Brutus* et les *Lettres sur la Métaphysique de Locke* »⁴⁶. Dans les deux cas, la référence aux *Lettres sur les Anglais* semble obligatoire ; mais elle reste succincte. Et chez Frédéric comme chez La Harpe, l'hésitation en ce qui concerne le titre même de l'œuvre est significative. Condorcet, écrivant au seuil de la Révolution, est catégorique : « Cet ouvrage fut parmi nous l'époque d'une révolution »⁴⁷ ; il reconnaît donc pleinement l'importance de l'œuvre, qu'il appelle, comme Frédéric, les *Lettres sur les Anglais*, en évitant le titre honni de l'édition de Jore. Nous voici confrontés à un livre que tout le monde connaît, au moins de réputation, mais que personne ne sait nommer avec précision. Une allusion célèbre à cette œuvre se trouve dans *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, lorsque ce dernier rappelle le moment dans les années 1730 où, avec un voisin, M. de Conzié, il acquit le goût de l'étude : « Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. [...] Quelques tems après parurent ses *Lettres philosophiques* ; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude »⁴⁸. Le passage, bien connu, est souvent cité ; mais peut-être que l'on n'a pas toujours compris à quel point le compliment de Rousseau est un compliment à double tranchant. Car ce n'est sûrement pas un hasard si, parmi toutes les personnes qui rappellent l'importance des *Lettres sur les Anglais*, le seul qui ose les nommer par leur « vrai » nom, leur nom prohibé, est Jean-Jacques Rousseau. De la part d'un auteur qui était fier de signer toujours tout ce qu'il publiait, le geste de nommer les *Lettres philosophiques* rappelle le moment dans les *Lettres écrites de la montagne* où Rousseau présente Voltaire explicitement comme l'auteur du *Sermon des cinquante*, ouvrage auquel il n'avait pas mis son nom⁴⁹.

Préciser l'influence exacte des *Lettres sur les Anglais* en France au XVIII^e siècle est loin d'être une chose facile. Comme nous l'avons constaté, le titre *Lettres philosophiques* circule pendant cinq ans seulement, entre 1734 et 1739, et par la suite, les amis de Voltaire font tout pour ne pas le prononcer, même s'ils continuent à lire le livre qui existe sous une forme différente, partiellement dissimulé. Texte fantôme, toujours en mouvement, les *Lettres* occupent une

⁴⁵ *Ibid.*, p. 165.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Vie de Voltaire* (1789), M, t. 1, p. 207.

⁴⁸ Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959-1995, 5 vol., t. I, p. 214.

⁴⁹ *Ibid.*, t. III, p. 799 (Cinquième lettre).

place paradoxale dans les Lumières françaises : on évite des allusions au titre de l'édition de Jore, jugé trop dangereux, mais on continue à citer et à recycler l'œuvre innommable.

Cette question de l'influence des *Lettres sur les Anglais* retrouve toute sa pertinence dans le contexte du débat actuel autour des écrits de Jonathan Israel⁵⁰. Pour Gustave Lanson, les *Lettres philosophiques* étaient, selon une expression restée célèbre, « la première bombe lancée contre l'Ancien Régime »⁵¹. Plus récemment on a eu tendance à donner priorité aux penseurs dits radicaux, comme Diderot, et donc à relativiser la contribution d'un Voltaire, considéré comme un penseur moins osé. Pour J. Israel, qui voudrait faire une distinction nette entre ce qu'il appelle les « Lumières radicales », issues du spinozisme, et les « Lumières modérées », assimilées au déisme, il va de soi que Voltaire, et les *Lettres sur les Anglais* avec lui, seraient à classer dans le camp des Lumières modérées.

Comment expliquer donc que l'édition de Jore a soulevé un tel tollé au moment de sa publication ? En répondant aux critiques d'Antoine Lilti, J. Israel a déclaré récemment qu'il faut séparer la considération des « stratégies littéraires » de l'examen du contexte politique, social et économique⁵², comme s'il s'agissait de deux activités intellectuelles entièrement distinctes. Mais il semble bien difficile d'imaginer une interprétation satisfaisante des *Lettres sur les Anglais* qui serait focalisée uniquement sur la « pensée » de l'œuvre et qui ne prendrait pas en compte aussi sa forme littéraire et les circonstances de sa publication, y compris l'évolution de la forme du livre et la suppression de son titre initial⁵³. Pour bien saisir la portée radicale de la Lettre 13 sur Locke, par exemple, il est essentiel de prendre en compte les stratégies littéraires, et celles employées par Voltaire (qui fait circuler une version manuscrite de la lettre plus

50 Voir Jonathan I. Israel, *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2001, et *Enlightenment Contested: Philosophy, Modernity, and the Emancipation of Man 1670-1752*, Oxford, Oxford University Press, 2006. Parmi les nombreuses réponses à J. Israel, voir en particulier Dan Edelstein, *The Enlightenment: A Genealogy*, Chicago, University of Chicago Press, 2010, p. 64-65 ; et Antoine Lilti, « Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières ? Spinozisme, radicalisme et philosophie », *Annales HSS*, n° 64 (2009), p. 171-206.

51 G. Lanson, *Voltaire*, Paris, 1906, p. 52.

52 J. I. Israel, *Democratic Enlightenment: Philosophy, Revolution, and Human Rights, 1750-1790*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 32. Voir aussi A. Lilti, « Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières ? », art. cit., p. 190.

53 Voir A. Lilti, « Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières ? », art. cit., p. 195-196 : « Une autre façon de penser ce que la production de textes ou d'idées pouvait avoir de radicale au XVIII^e siècle pourrait être de s'interroger sur le rapport pratique de ces auteurs à l'ordre établi, c'est-à-dire sur leurs choix d'écriture et de publication. [...] On peut en effet poser l'hypothèse que la vraie nouveauté des Lumières, en terme de libre-pensée, n'est pas doctrinale mais consiste plutôt à assumer l'usage public, au-delà de l'espace savant, des idées hétérodoxes. Ce n'est pas tant le contenu de la libre-pensée qui est nouveau, mais plutôt le fait de la penser comme un combat, pas seulement comme un effort intellectuel, et donc de réfléchir aux conditions de sa publication ».

osée que celle qui est imprimée), et celles de ses adversaires (comme l'abbé Yvon, qui dans le premier tome de l'*Encyclopédie* cite longuement la lettre sur Locke, mais afin de l'attaquer). Les *Lettres philosophiques* deviennent vite au XVIII^e siècle un livre qu'on lit mais qu'on n'ose pas nommer, et dans ce simple geste de refus, on devine déjà son potentiel radical. Problèmes de réception et de réputation qui nous rappellent surtout qu'il ne faudrait pas réduire les *Lettres sur les Anglais* aux *Lettres philosophiques*.